

EVELYNE PATLAGEAN



**FIGURES DU POUVOIR
À BYZANCE
(IX^e-XII^e SIÈCLE)**



CENTRO ITALIANO DI STUDI SULL'ALTO MEDIOEVO
SPOLETO

De la chasse et du souverain, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 46 (1992) (Mélanges A.P. Kazhdan), pp. 257-263.

Sainteté et pouvoir, dans S. Hackel, ed., *The Byzantine saint*, Londres, 1981, pp. 88-105.

Les donateurs, les moines et les pauvres dans quelques documents byzantins des XI^e et XII^e siècles, dans *Horizons marins, itinéraires spirituels. I. Mentalités et sociétés*, H. Dubois, J. C. Hocquet, A. Vauchez, Paris, 1987, pp. 223-231.

La double Terre Sainte de Byzance. Autour du XII^e siècle, dans *Annales, Hist.Sc.Soc.*, 49 (1994), pp. 459-469.



AVANT-PROPOS: BYZANCE, UNE HISTOIRE CONFISQUÉE

Les études réunies ici gravitent autour du problème politique inépuisable que représente l'exercice régulier du pouvoir, des pouvoirs, dans et sur une société. Par un seul, par un groupe, par une classe sociale. Dans le cas de Byzance ce problème se dédouble, parce que notre lecture de son histoire demeure marquée, ou du moins l'était encore hier, par l'importance particulière et paradoxale qui lui a été assignée pendant des siècles dans les identités politiques et plus tard nationales de notre continent. Il n'est pas inutile de commencer par là.

Le développement de son empire avait conduit la *res publica* romaine de l'oligarchie à une monarchie à qui le modèle de la royauté hellénistique demeurait officiellement interdit. Après l'échec de César, cette évolution s'accomplit avec Octave, devenu Auguste en 27 av. J.C. En l'absence de tout fondement constitutionnel du nouveau pouvoir, ce dernier intégra en un bricolage génial¹ les magistratures républicaines, affranchies de leurs restrictions de durée ou de cumul, et la philosophie politique élaborée dans l'Orient hellénisé conquis par Rome². Deux évolutions allaient dès lors se poursuivre, le développement d'un appareil d'Etat, qui empiètera toujours davantage sur les antiques magistratures sans pour autant les détruire, et le travail

¹ Nul meilleur commentaire que celui d'Auguste lui-même dans son testament politique, *Res gestae divi Augusti*, éd. J. GAGÉ, Paris, 1977; éd. G. G. Belloni, *Le "Res Gestae divi Augusti"*. *Augusto: il nuovo regime e la nuova urbe*, Milan, 1987. Dans une bibliographie sans fin on retiendra F. DE MARTINO, *Storia della costituzione romana*, Naples, 1972-1975², t. IV/1, pp. 263-308 (ch. 13, «La definizione del principato di Augusto»).

² Cf. G. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek world*, Oxford, 1965.

proprement politique sur la figure de l'empereur, élu des dieux, porteur de la victoire³, «loi vivante»⁴, et plus généralement garant de la sécurité du monde⁵. La fin du III^e siècle et surtout le règne de Constantin marquent un tournant décisif dans cette double histoire: des réformes destinées à durer sont apportées à l'organisation de l'armée et surtout au prélèvement fiscal, qui embrasse désormais uniformément à travers l'empire tous les rapports des sujets avec la puissance publique; et le monarque, confronté depuis le début au problème de son rapport au divin, ou si l'on préfère de sa propre transcendance, choisit de conférer à son empire et à lui-même la dimension chrétienne. La forme publique ainsi instaurée allait marquer pendant des siècles les politiques des Etats chrétiens, où elle fonderait, ensemble, la revendication d'un héritage légitimant et la référence à un modèle longtemps jugé indépassable. La très longue durée de l'idée romaine, en particulier sous la forme constantinienne, définit en tout état de cause un continent singulier de l'histoire, le nôtre. Mais elle en offre deux versions rivales, et bientôt trois.

Constantin crée une nouvelle Rome sur le Bosphore⁶ et il en résulte un double déficit: déficit politique et plus précisément impérial pour l'ancienne capitale, âprement attachée pourtant à son héritage historique, qui comporte aussi la mission de Pierre prince des apôtres⁷; déficit ecclésiologique par conséquent pour la Rome nouvelle. Le partage de l'empire romain entre les fils de Théodose I^{er} en 395, la fin du pouvoir impérial en Occident en 476 au profit d'un roi germanique d'Italie, le transfert de l'empire à l'Occident proclamé par un pape en 800 au bénéfice d'un autre roi germanique, la suite est connue. L'histoire impériale une à l'origine semble alors devenir à l'aube du IX^e siècle double, voire triple: à l'Ouest deux revendications

³ J. GAGÉ, *La théologie de la victoire impériale*, in *Revue Historique*, CLXXI (1933), pp. 1-43; M. McCORMICK, *Eternal victory. Triumphal rulership in Late Antiquity, Byzantium, and the Early Medieval West*, Cambridge-Paris, 1986. F. HEIM, *La théologie de la victoire de Constantin à Théodose*, Paris, 1992, ne se limite pas à l'attribut impérial.

⁴ A. STEINWENTER, *Νόμος ἔμπυχος. Zur Geschichte einer politischen Theorie*, in *Anzeiger Akad.d. Wissensch. Wien, Phil. Hist. Kl.*, LXXXIII (1946), pp. 250-268.

⁵ J. BÉRANGER, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, et *Principatus. Etudes de notions et d'histoire politique dans l'antiquité gréco-romaine*, Genève, 1973.

⁶ G. DAGRON, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974.

⁷ C. PIETRI, *Roma christiana. Recherches sur l'Eglise de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Millième à Sixième III (311-440)*, in *BEFAR* 224, Rome, 1976.

distinctes mais nécessairement associées sur l'héritage constantinien, celle de l'empereur, celle du pape; à l'Est un empereur et son patriarche. Mais cette histoire demeure en réalité une dans la mesure où chacune de ses trois composantes demeure indispensable à l'intelligence du tout.

Cela est particulièrement vrai pour les IX^e-XII^e siècles, où se situent les études réunies ici. Or, cette période voit la structure politique, sociale et culturelle de l'empire grec prendre la forme qui restera reconnaissable jusqu'à la fin, et sous laquelle même, de manière trop simple, elle sera fixée pour la postérité, et par notre discipline historique, fille de l'Occident.

Byzance présente alors des traits politiques, religieux et culturels à première vue originaux au regard de la romanité médiévale d'Occident. L'empreinte germanique qui a conféré tant de caractères communs aux sociétés occidentales du premier millénaire y est entièrement absente, et la continuité de l'empire depuis Constantin sans rupture. De plus, la romanité savante revendiquée à l'Ouest comme à l'Est ne repose en réalité, quels qu'aient été les échanges, ni sur le même patrimoine écrit⁸, ni sur le même substrat antique, puisque dans l'Orient où Rome avait imposé son ordre elle avait trouvé et adapté l'appareil et la culture des cités⁹ et des monarchies hellénistiques¹⁰, dont l'empreinte avait maintenu une différence durable entre les deux parties de l'empire romain, même si cet héritage avait été assumé, retravaillé par ce dernier. Ensuite, la période des IX^e-XII^e siècles semble caractérisée à Byzance par un paradoxe qui la rend cruciale dans son histoire. D'un côté, une aristocratie guerrière et lignagère s'affirme de plus en plus nettement depuis la dernière génération du VIII^e siècle, probablement sur fond de reprise démographique générale¹¹. Issue de la fortune des armes et de la faveur

⁸ G. DAGRON, *Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'Etat*, in *Revue Historique*, 489 (1969) pp. 23-56.

⁹ Cf. le livre désormais classique de J. L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, in *BEFAR* 271, Rome, 1988.

¹⁰ Cf. G. DAGRON, *L'Empire romain d'Orient au IV^e siècle et les traditions politiques de l'hellénisme: le témoignage de Thémistios*, in *Travaux et Mémoires* III (1968) pp. 1-242. Bonne généalogie des textes in F. DVORNIK, *Early Christian and Byzantine political philosophy: origins and background*, 2 vols., Washington DC, 1966 (*Dumbarton Oaks studies*, 9).

¹¹ Perspective ouverte par A. P. KAZHDAN, *Ob aristokratizacij vizantijskogo obščest-*

impériale qui en résulte, tramée de solidarités fondées sur la parenté et l'alliance, elle comporte à cette époque une assise anatolienne, et une forte composante arménienne, confirmée par l'onomastique. Elle est politiquement servie dans la seconde moitié du IX^e et au X^e siècle par la reconquête terrestre et maritime que l'empire opère aux dépens de l'Islam, au point que l'une des grandes parentèles du temps réussit à intercaler deux empereurs successifs dans la dynastie régnante à la faveur d'une longue minorité, Nicéphore II Phokas (963-969), et le fils de sa soeur, Jean I^{er} Tzimiskès (969-976). Et en revanche le pouvoir impérial semble demeurer inébranlablement conforme au modèle constantinien. Le paradoxe est en partie apparent, ou du moins justiciable d'une explication.

Les empereurs des IX^e-X^e siècles n'appartiennent pas à cette aristocratie qui est la force sociale neuve de l'empire. Comme auparavant ils sortent du rang de façon ou d'autre, et les dynasties ne dépassent pas deux ou au plus trois générations au total, jusqu'à l'avènement de Basile I^{er} habituellement dit le Macédonien, co-empereur et assassin de l'empereur par filiation Michel III en 867. La dynastie des Basilides se prolongera jusqu'en 1056, et c'est alors, dans la seconde moitié du XI^e siècle, que deux parentèles aristocratiques alliées, les Doukas et les Comnènes, pourront investir le pouvoir impérial, et cette fois sans retour. Or, l'histoire culturelle de la période offre et conserve le reflet du mouvement social et politique qui se conclura en 1081 par l'avènement d'Alexis Comnène époux d'Irène Doukas. Non que cette histoire commence avec Basile I^{er}, loin s'en faut. Au sortir du trouble et violent VIII^e siècle, la reprise du IX^e siècle s'est aussi traduite, à Constantinople comme à Rome et à Bagdad, par un travail d'inventaire et de mise en oeuvre de la culture savante; en témoignent l'invention de la minuscule, attestée dans le domaine grec dès 835, et entre tant d'exemples le Pseudo-Denys offert à Louis le Pieux en 827 par les ambassadeurs de l'empereur iconoclaste Michel II (cod. Paris. gr. 437), ou le Platon possédé et révisé par Arethas, orateur officiel de Léon VI puis évêque de Césarée (cod. Paris. gr. 1807)¹². Mais en 867 la cause politique de l'aristocratie est déjà assez avancée pour que les successeurs d'un homme aussi nouveau

va VIII-XII vekov, in *Zbornik Radova Vizant. Inst.*, 11 (1968), pp. 47-53. Voir maintenant J. CL. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990.

¹² Cf. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X^e siècle*, Paris, 1971.

que Basile aient pu chercher, à mettre les ressources de l'héritage savant classique et chrétien au service du pouvoir impérial exercé par eux, comme lui-même l'avait déjà fait avec l'aide du patriarche Photios. Dans le contexte d'un essor culturel international, mais aussi en réaction à l'origine douteuse et obscure de la dynastie, qu'un Liutprand ne se fait pas faute de souligner¹³, l'oeuvre de Constantin VII et de ses collaborateurs plaça l'empire grec, d'ascendance constantinienne directe, dans l'éternité d'une permanence immuable. L'image ainsi offerte était d'une telle efficacité politique, d'une telle éloquence aussi, que les siècles suivants de Byzance, puis les cours de l'Europe moderne, et parfois même le travail universitaire des XIX^e-XX^e siècles s'y sont laissé prendre.

Or depuis la *translatio imperii* et la longue suite de ses commentaires jusqu'à une certaine vulgate universitaire l'empire grec a été placé dans une position dont l'ambivalence renvoie aux bases de la civilisation européenne. Byzance est en effet issue sans interruption ni médiation de cet empire romain demeuré au moins jusqu'au XX^e siècle une référence politique et culturelle essentielle. Sa langue était celle de la révélation chrétienne. Son Eglise était cependant schismatique, depuis 1054 sinon depuis Photios au regard de Rome, depuis le concile de Florence au regard de Moscou, car l'ecclésiologie, plus encore que le dogme lui-même, était le lieu d'un litige entre les héritiers de cette révélation. Ses lettrés lui conservaient le patrimoine de l'hellénisme antique que l'Occident allait assumer comme sien à compter du XIV^e siècle italien et du XVI^e siècle français, en même temps qu'il remettrait en lumière l'empire romain classique. Il résulte de tout cela que l'affirmation de soi de l'Occident latin comme de la Russie a impliqué, du même mouvement, le désir fasciné de l'empire grec et la nécessité de le disqualifier. Un mouvement si profond qu'il persista après la chute de ce dernier, et se renforça même de la valeur dominante conférée par la modernité à l'Antiquité gréco-romaine, pour aboutir en fin de compte au statut négatif ou au mieux passif qui a été assigné à Byzance dans l'histoire générale, composée en Occident, et dont une trace reste perceptible aujourd'hui encore¹⁴.

¹³ LIUDPRANDI ANTAPODOSIS I 8 (Liudprandi Cremonensis *Opera omnia*, ed. P. Chiesa, Turnhout, 1998, pp. 8-9).

¹⁴ Cf. A. CAMERON, *The Use & Abuse of Byzantium. An Essay on Reception*, King's College, London, 1992.

L'élaboration de ce statut au fil des siècles de notre continent historique constitue donc elle-même un objet d'histoire, et un révélateur de la conscience de soi occidentale. On ne saurait ici promener ce miroir tout au long du chemin. Il ne sera pas question des rapports effectivement établis entre la civilisation byzantine et d'autres, ni des progrès dans la connaissance savante de l'empire grec disparu, deux questions déjà bien étudiées, mais des instrumentations de son histoire comme outil de légitimation politique. On s'attachera donc en premier lieu aux monarchies de la chrétienté médiévale et moderne pour lesquelles le modèle impérial constantinien maintenu sans interruption à Byzance a été un point de mire de l'action politique, en raison de sa visibilité, de sa légitimité historique, et de son efficacité symbolique. On ne prendra pas en compte cependant l'enjeu ecclésiologique. Il n'a certes jamais été distinct de l'enjeu politique, ni dans l'empire grec, comme l'a encore rappelé récemment Gilbert Dagron¹⁵, ni au dehors. Et la contestation de légitimité entre les héritiers de la révélation chrétienne a été parfaitement parallèle, ou plutôt elle a été l'autre face du même travail de légitimation, entre Rome et Constantinople, entre Moscou et Constantinople après le concile de Florence, entre le tsar Alexis Mixailovič Romanov et le patriarche Nikon, et face à eux les Vieux-Croyants. Mais la question religieuse en tant que telle n'est pas au centre de ce recueil. Et pas davantage la généalogie culturelle qui cantonne Byzance dans un rôle de relais entre l'hellénisme antique et l'Occident moderne. On laissera aussi de côté le discours sur la décadence et la succession des empires, dont le schéma remonte on le sait à l'antiquité, et que l'époque des Lumières, pour ses motifs propres, applique si volontiers à Byzance, depuis Voltaire et Montesquieu jusqu'à Gibbon¹⁶. Car s'il s'agit toujours de l'affirmation de soi de l'Occident, les enjeux et les motifs ont alors changé. Byzance retrouve en revanche un statut ouvertement politique, mais alors tout autrement, dans les constructions historiographiques que les nations de l'aire orthodoxe opèrent aux XVIII^e-XIX^e siècles.

L'empereur en sa capitale et en son palais paraît à première vue la figure clé de l'histoire de Byzance. Les sources qui nous restent semblent en décider ainsi, et il est vrai que le palais et la capitale

¹⁵ G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Étude sur le "césaropapisme" byzantin*, Paris, 1996.

¹⁶ Cf. R. KOSELLECK, P. WIDMER eds., *Niedergang. Studien zu einem geschichtliche Thema*, Stuttgart, 1980.

étaient au centre de leur production. Mais les achats ou collectes de manuscrits effectués entre XV^e et XVII^e siècle ont achevé la sélection en ce sens. Un Busbeck ambassadeur d'Autriche achète bien à Istanbul entre autres manuscrits deux volumes du registre original du tribunal patriarcal (codd. Vindob. hist. gr. 47 et 48)¹⁷. En revanche, si la Bibliothèque Apostolique a recueilli et sauvé les manuscrits grecs d'Italie méridionale, les lots de documents signalés par Athanase Chalkéopoulos lors de sa tournée calabraise de 1457/58 n'ont pas bénéficié de la même sollicitude¹⁸. L'érudition de l'époque moderne, lorsqu'elle est au service des souverains et de leur politique, emboîte le pas: Agostino Pertusi a ainsi souligné l'intérêt immédiat porté par elle à l'historiographie byzantine¹⁹, laquelle n'est autre que le récit du pouvoir impérial; l'histoire des perspectives historiographiques sur Byzance est une histoire politique.

La revendication de l'indispensable référence romaine par les souverains est allée jusqu'à poursuivre le conflit des héritiers à l'intérieur de la chrétienté latine elle-même. Les historiographes de Frédéric I Barberousse en offrent d'excellents exemples, telle la riposte de l'empereur allemand aux Romains en 1155, lorsqu'il déclare que, après une première translation de la Ville en Orient, qui a permis au «Greculus» famélique de boire à longs traits ses délices, la «gloire antique» de celle-ci est désormais tout entière chez le «Francus»²⁰. La fascination occidentale pour l'empereur de Constantinople se marque jusque dans la description aux traits inversés que Liutprand adresse à ses mandants ottoniens²¹. On la reconnaît chez Otton II, qui fait un mariage byzantin²², et chez son fils Otton III²³; en 1204 dans le cou-

¹⁷ Cf. l'introduction à l'édition de H. Hunger et O. Kresten, *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, Vienne, 1981, pp. 23-98.

¹⁸ *Le 'Liber Visitationis' d'Athanase Chalkéopoulos (1457-1458). Contribution à l'histoire du monachisme grec en Italie méridionale*, Città del Vaticano, 1960, «Index des manuscrits» s.v. *Privilegia, Instrumenta* (p. 334).

¹⁹ Cf. PERTUSI, *Storiografia umanistica* cit., infra, n. 34.

²⁰ OTTONIS EPISCOPI FRISINGENSIS et RAHEWINI *Gesta Frederici seu rectius Cronica* II 32, éd. F. J. Schmale, Darmstadt, 1965, p. 346s.

²¹ *Legatio Liudprandi Cremonensis episcopi ad imperatorem Constantinopolitanum Nicephorum Phocam pro Ottonibus Augustis et Adelheida*, ed. cit. pp. 185-218.

²² A. von Euw, P. Schreiner eds., *Kaiserin Theophanu, Begegnung des Ostens und Westens um die Wende des ersten Jahrtausends*, 2 vols., Cologne, 1991; A. Davids ed., *The empress Theophano. Byzantium and the West at the turn of the first millenium*, Cambridge, 1995.

²³ Cf. P. E. SCHRAMM, *Kaiser, Basileus und Papst in der Zeit der Ottonen*, in *Histor. Zeitschr.*, CXXIX (1924), p. 424-475.

ronnement impérial du comte de Flandre par le patriarche vénitien à S. Sophie²⁴, et dans l'appropriation des reliques de la Ville par les croisés²⁵; dans la revendication des droits sur le trône perdu en 1261, qui alimente durablement la politique orientale de la monarchie française dès le XIV^e siècle²⁶; enfin chez le rival bourguignon²⁷. Dans l'Occident latin, la version constantinopolitaine du modèle romain chrétien est en même temps investie d'une valeur exemplaire par sa tradition constantinienne ininterrompue, et disqualifiée par la victoire de Michel VIII Paléologue sur l'empire latin, qui passe pour une usurpation, comme par la persistance du schisme. Les vicissitudes de Byzance reculant devant les Turcs sont donc jugées être celles d'un héritier indigne de son héritage. Ce système de pensée trouve son expression sans doute la plus achevée et la plus brillante dans le chef-d'œuvre d'un dominicain français resté anonyme, le *Directorium ad passagium faciendum* adressé en 1332 à Philippe VI de Valois, et traduit en français dès 1333, puis à nouveau en 1455 au service de Philippe le Bon duc de Bourgogne²⁸. Somme toute, le contentieux ouvert par la *translatio imperii* demeure.

Dans l'orbite de Byzance, ou pour mieux dire dans la chrétienté issue de Constantinople, le rapport au modèle est plus direct, et la disqualification de l'empire grec n'est pas le support obligé des revendications. Les tsars orthodoxes des Balkans aux XIII^e-XIV^e siècles ne prétendent que prendre leur part d'un pouvoir qui se définit comme universel mais admet plus d'un titulaire²⁹. C'est en ce sens probablement que le modèle impérial est perceptible chez les prin-

²⁴ Cf. R. L. WOLFF, *Politics in the Latin Patriarchate of Constantinople, 1204-1261*, in *Dumbarton Oaks Papers*, VIII (1954) pp. 225-303, et surtout du même *Footnote to an incident of the Latin occupation of Constantinople: the Church and the icon of the Hodegetria*, in *Traditio*, VI (1948) pp. 319-328.

²⁵ P. E. RIAANT, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, 2 vols. Genève, 1877-78.

²⁶ Cf. M. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV^e siècle*, in *BEFAR*, 44-45 (1886), et la synthèse de A. DUPRONT, *Le mythe de Croisade*, Paris, 1997, t. I, ch. 1, «La croisade au XIV^e siècle. Episodes et projets» pp. 43-178 (notes t. IV, pp. 1717-1785).

²⁷ Cf. G. DOUTREPONT, *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne Philippe le Hardi, Jean Sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire*, Paris, 1909, pp. 236-265 («La croisade turque»); M. Th. Caron, D. Clauzel eds., *Le banquet du Faisan (1454). L'Occident face au défi de l'empire ottoman*, Arras, 1997.

²⁸ Ed. C. KOHLER, *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens II* (1906), pp. 365-517, avec une introduction substantielle p. CXLIII-CLXXVI.

²⁹ Cf. E. PATLAGEAN, *Les Etats d'Europe Centrale et Byzance, ou l'oscillation des confins*, in *Revue Historique*, 616 (2000), pp. 827-868.

ces de Tver' au XIV^e puis au XV^e siècle³⁰. En revanche, les théoriciens de Moscou comme Troisième Rome portent à son terme, au lendemain du concile de Florence puis de 1453, une dialectique légitimante comparable à celle de l'Occident³¹. Ils élaborent en effet pour leur souverain une généalogie à deux étages: ils en font l'héritier de Vladimir Vsevolodovič de Kiev, qui aurait reçu les *regalia* envoyés par l'empereur Monomaque et porté dès lors le nom de ce dernier; et ils le créditent d'une ascendance augustéenne³². L'empire grec est là aussi mis en marge par une *translatio*, que l'ecclésiologie conforte au demeurant après le concile de Florence.

Sans préjudice de leurs attitudes face à l'empire ottoman³³, les monarques de l'Occident moderne conservent à leur tour au pouvoir tombé en déshérence à Constantinople par une juste déchéance de ses titulaires grecs la valeur permanente que lui conférait son origine romaine. La romanité byzantine était structurellement dévaluée par la théorie de la *translatio*, mais celle-ci requérait précisément que le modèle impérial grec demeurât explicitement pris en compte, et l'érudition des XVI^e et XVII^e siècles s'y emploie³⁴. On ne manque pas d'indices de l'intérêt pour la version constantinopolitaine de l'empereur romain: l'audience à travers les siècles des *Conseils du diacre Agapet*, réputés il est vrai adressés à Justinien³⁵; le nombre des

³⁰ W. VODOFF, *L'idée impériale et la vision de Rome à Tver' (XIV^e-XV^e siècles)*, in *Roma Costantinopoli Mosca*, P. Catalano, P. Siniscalco eds., Naples, 1983, pp. 475-493.

³¹ H. SCHAEFER, *Moskau das dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slawischen Welt*, Hambourg 1929, Darmstadt, 1957²; P. NITSCHKE, *Translatio imperii? Beobachtungen zum historischen Selbstverständnis im Moskauer Zartum um die Mitte des 16. Jahrhunderts*, in *Jahrb. f. Gesch. Osteuropas* n. f. XXXV (1987), pp. 321-338.

³² *Épître de Spiridon-Savva et Récit sur les princes de Vladimir*: textes présentés et traduits, in *L'idea di Roma a Mosca. Secoli XV-XVI. Fonti per la storia del pensiero sociale russo* (Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi. Documenti I) Rome-Moscou, 1989 pp. XL-XLIII (*Épître* entre 1511 et 1523, premier état du *Récit* avant 1533), et pp. 215-221. Cf. la somme de N.V. Sinicyna citée ci-dessous n. 44. Voir aussi J. PELENSKI, *The emergence of the Muscovite claim to the Byzantine-Kievan "imperial inheritance"*, in *OKEANOS* (Mél.I. Šelčenko), Cambridge, Mass., 1983, pp. 520-531.

³³ D.M. VAUGHAN, *Europe and the Turk. A pattern of alliances, 1350-1700*, Liverpool, 1954, 1965².

³⁴ Pour toute la période moderne E. GERLAND, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, Athènes, 1934, et surtout A. PERTUSI, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, Palerme, 1967.

³⁵ MIGNE, *Patrologia Graeca* 86/1, 1164-1186. Trad. E. BARKER, *Social and political thought in Byzantium from Justinian to the last Palaeologus*, Oxford, 1957, pp. 54-63. Cf. P. HENRY III (sic), *A mirror for Justinian. The Ekthesis of Agapetus Diaconus*, in

manuscrits médiévaux et modernes et des éditions du Pseudo-Kodinos, ce traité d'étiquette du XIV^e siècle, seul connu avant la découverte du *Livre des Cérémonies* au XVIII^e siècle³⁶; et tout le travail d'érudition des XVI^e et XVII^e siècles, patronné en France par Louis XIII déjà et surtout Louis XIV³⁷, sous le règne duquel oeuvre Du Cange (1610-1688)³⁸. Ce dernier poursuit conjointement un travail sur la croisade, qui appuie la politique du Roi Très-Chrétien au Levant³⁹, et sur le modèle monarchique byzantin⁴⁰. Les rois de France, de François I^{er} à Louis XIV, conservent le dessein impérial⁴¹ qui n'avait pas été totalement étranger à leurs prédécesseurs médiévaux⁴², et que renforce au demeurant leur revendication sur un empire latin et catholique à restaurer. Mais le motif ambigu de l'empire grec est également mis en oeuvre autour de Rodolphe II de Habsbourg⁴³, des tsars de la Troisième Rome⁴⁴, ou bien encore des princes rou-

Greek, Roman and Byzantine studies, VIII (1967) pp. 281-308; I. ŠEVČENKO, *Agapetus East and West: the fate of a Byzantine "Mirror of Princes"*, in *Revue des études SE européennes*, XVI (1978), pp. 3-44.

³⁶ PSEUDO-KODINOS, *Traité des Offices*, introduction, texte, trad. J. Verpeaux, Paris, 1976, pp. 1-113 («La tradition manuscrite»), pp. 114-123 («La tradition imprimée»).

³⁷ Note substantielle de CH. DIEHL, *Les études byzantines en France*, in *Byzant. Zeitschr.*, IX (1900), pp. 1-13.

³⁸ ANON., *Mémoire sur les Manuscrits de M. Du Cange*, s.l. 1752. D. BLOCH, *Catalogue de l'exposition du tricentenaire*, in *La lexicographie du latin médiéval et ses rapports avec les recherches actuelles sur la civilisation du Moyen-Age* (Paris 18-21 octobre 1978), Paris, 1981, pp. 509-547.

³⁹ CH. DUFRESNE, sieur DU CANGE, *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, Paris, Impr. royale 1657, dédié à Louis XIV.

⁴⁰ CH. DUFRESNE, sieur DU CANGE, *Historia Byzantina duplici commentario illustrata: prior familias ac stemmata imperatorum Constantinopolitanorum, etc. alter descriptionem urbis Constantinopolitanae qualis extitit sub Imperatoribus Christianis*, Paris, 1680, dédié à Colbert.

⁴¹ Etude classique de G. ZELLER, *Les rois de France candidats à l'Empire. Essai sur l'idéologie impériale en France*, in *Revue Historique*, CLXXIII (1934), pp. 273-311, 497-534.

⁴² Cf. C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985 (la translation de la couronne d'épines par S. Louis; la France comme quatrième et dernier empire).

⁴³ Cfr. R. J. W. EVANS, *Rudolf II and his world. A study in intellectual history*, Oxford, 1973, notamment le ch. 2, «The politics of Rudolf» pp. 43-83. Un document aussi explicite qu'exemplaire est la dédicace à lui adressée de l'édition des lois et canons de Byzance depuis Justinien jusqu'à la chute, préparée par Johannes Löwenklaw et publiée par Marquard Freher (*Juris Graeco-Romani tam canonici quam civilis Tomi duo*, Francfort, 1596, avec privilège impérial pour dix ans).

⁴⁴ G. GIRAUDDO, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΕΥΣΕΒΕΣΤΑΤΟΣ ΚΑΙ ΝΟΜΙΜΟΣ. *Storia di una parola e sviluppo di un'ideologia*, in *Le origini e lo sviluppo della cristianità slavo-bizantina*, S.

ainsi⁴⁵. Placée au service de tels intérêts, l'érudition des XVI^e-XVII^e siècles se trouve prise lorsqu'il s'agit de Byzance dans la contradiction dialectique que l'on vient d'esquisser. Toutefois, si la référence politique réunissait Rome, adossée à son antiquité classique et chrétienne, la Nouvelle Rome et l'empereur, si les positions des puissances chrétiennes s'exprimèrent pendant des siècles à travers le rapport que chacune instaurait entre ces trois termes indissolublement confrontés, l'interprétation de la figure impériale elle-même pouvait pour sa part être soit constantinienne, ce qui n'excluait pas la référence à Justinien, soit augustéenne. Or, la modernité mit sur elle l'empreinte classique forte qui est sa marque. Sans que le modèle constantinien du monarque soit pour autant oublié⁴⁶, le retour à la figure impériale antique, dont Frédéric II Hohenstaufen avait déjà eu l'intuition⁴⁷, se manifeste jusqu'à Moscou, où l'ascendance augustéenne est entérinée dans le très officiel *Livre des Degrés* (*Stepennaja Kniga*, vers 1560-63)⁴⁸, avant que Pierre le Grand ne mette le modèle de la première Rome de César et d'Auguste au service de la rupture structurelle avec ses prédécesseurs⁴⁹.

Tels sont, bien trop schématiquement indiqués, les antécédents du travail historique au XIX^e siècle. Ce travail comporte partout en Europe, on le sait, une motivation nationale forte qui s'exprime dans le débat sur les origines, ébauché dès le XVIII^e siècle. Il en va ainsi à l'Est et au Sud-Est du continent. Mais là toute construction histo-

W. Swierkosz-Lenart ed., Rome 1992, pp. 47-260. Sur la Troisième Rome l'étude d'ensemble de N. V. SINICINA, *Tretij Rim. Istoki i evolucija ruskij srednevekovoj koncepcij (XV-XVI vv.)*, Moscou, 1998, offre plus même que ne promet son titre, car elle touche le XVII^e siècle, et elle expose l'historiographie de la question aux XIX^e-XX^e siècles. Je remercie M. Dimitri Guzevič, du département slave de la Bibliothèque de la Sorbonne, qui me l'a signalée.

⁴⁵ Cf. A. CAMARIANO-CIORAN, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974; A. PIPIDI, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980; D. NASTASE, *L'idée impériale dans les pays roumains et "le crypto-empire chrétien" sous la domination ottomane. Etat et importance du problème*, in *Symmeikta*, IV (1981), pp. 201-250.

⁴⁶ F. A. YATES, *Astraea. The Imperial theme in the sixteenth century*, Londres-Boston, 1975 (Elizabeth I); A. M. LECOQ, *François I^{er} imaginaire. Symbolique & politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, 1987, pp. 264-265 et surtout 308-312.

⁴⁷ E. KANTOROWICZ, *Kaiser Friedrich der Zweite*, Düsseldorf-München, 1963², t. 1, pp. 204-207.

⁴⁸ *L'idea di Roma a Mosca* cit. p. XLIII, et un extrait p. 50.

⁴⁹ Cf. J. LOTMAN, B. USPENSKIJ, *Il concetto di "Mosca Terza Roma" nell'ideologia di Pietro I*, in *Europa Orientalis*, V (1986), pp. 481-494.

riographique des identités nationales rencontrait obligatoirement l'empire disparu, alors que la dimension impériale cadrerait mal avec les histoires nationales en voie de constitution, et avec les contentieux qui s'étaient formés entre les nations de l'aire balkaniques soumises au gouvernement ottoman et à ses délégués chrétiens. On donnera ici, et une fois encore à trop gros traits, quelques indications sur les trois cas de premier plan, les Grecs, les Roumains⁵⁰ et les Russes⁵¹. Ce sont des cas en effet, porteurs chacun d'une histoire propre avant et surtout après 1453, en sorte qu'en dépit de leur importance ils sont loin d'épuiser la question.

Pour les Grecs l'Eglise avait certes été le refuge, le conservatoire et le bastion d'une continuité culturelle déjà nationale⁵². Mais son conservatisme politique et culturel autant que les présupposés de l'opinion occidentale avaient conduit les patriotes contemporains des Lumières et de la Révolution française à mettre en avant leur Antiquité au détriment du passé médiéval⁵³. Lors de la guerre d'indépendance tout un courant du philhellénisme allait dans ce sens, en dépit du goût romantique pour la Grèce contemporaine⁵⁴.

L'histoire de la Grèce composée par George Finlay (1799-1875), ami de Byron, se veut ainsi le récit d'une résurrection après les dominations romaine, byzantine et turque⁵⁵. L'indépendance acquise, la pression culturelle occidentale en faveur de l'Antiquité persiste,

⁵⁰ G. L. ELIAS, *Sviluppi della storiografia rumena e greca nella prima metà dell'ottocento*, in *Rivista di storia della storiografia moderna*, I/1 (1980), pp. 87-96. Sur le contexte, Ch. et B. JELAVICH, *The establishment of the Balkan national states, 1804-1920*, Washington, 1977.

⁵¹ N. L. RUBINŠTEIN, *Russkaja istoriografija*, Moscou, 1942 demeure canonique. Indications concises mais encore substantielles, in *Histoire de Russie*, dir. P. Milioukov, Ch. Seignobos, L. Eisenmann, Paris, 1932, Introduction, «Les sources de l'histoire de la Russie et l'historiographie russe» (P. Milioukov), pp. 3-32. Sur le contexte intellectuel voir ci-dessous n. 65.

⁵² S. RUNCIMAN, *The Great Church in captivity. A study of the Patriarchate of Constantinople from the eve of the Turkish conquest to the Greek war of independence*, Cambridge, 1968. Mais on se reportera aussi à S. ANTONIADIS, *La place de la liturgie dans la tradition des lettres grecques*, Leiden, 1939, et surtout au très beau livre d'A. ARGYRIOU, *Les exégèses grecques de l'Apocalypse à l'époque turque (1453-1821). Esquisse d'une histoire des courants idéologiques au sein du peuple grec asservi*, Thessalonique, 1982.

⁵³ Cf. B. KĀNOS, *L'histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Upsala, 1962 (notamment la personnalité d'Adamantios Korais, 1748-1833).

⁵⁴ Cf. *La Grèce en révolte. Delacroix et les peintres français. 1815-1848*, Paris, 1996.

⁵⁵ Cf. G. FINLAY, *A history of Greece from the conquest by the Romans to the present time*, Londres, 1877.

témoin la quête ethnographique des survivances antiques⁵⁶. Ce parti se retrouve logiquement jusque chez les Grecs eux-mêmes⁵⁷. Mais d'un autre côté un courant d'histoire nationale se fait jour, qui prend Byzance en compte au nom précisément de la continuité hellénique. Konstantinos Paparrigopoulos inaugure à Athènes en 1859-60 un enseignement défini par lui-même comme «Histoire de l'hellénisme médiéval, autrement dit ce que l'on appelle habituellement l'histoire de Byzance»⁵⁸. «La race grecque n'a jamais cessé de marquer dans l'histoire» écrit-il dans le condensé français de sa grande oeuvre établi par lui-même⁵⁹, et «ses nombreuses évolutions» se rattachent à «son caractère primitif»; il convient en conséquence d'exposer «la manière réellement cruelle dont la civilisation hellénique fut défigurée, pour toute la longue période de temps qui s'est écoulée depuis le premier jusqu'au dernier Constantin». Le livre est donc construit sur deux oppositions: d'une part Grecs et Slaves, cet autre débat sur la continuité allumé par Fallmerayer (1790-1861)⁶⁰; de l'autre décadence et grandeur. On voit que si ce dessein fait sa place à Byzance il n'en reproduit pas moins parfaitement, à ses propres fins, le schéma historiographique devenu de règle en Occident. Mais ce point de vue ne sera pas le seul, et dans la seconde moitié du siècle Byzance prend sa juste place dans l'histoire de l'hellénisme comme de l'Europe, avec Rambaud en France et Krumbacher en Allemagne, et avec des savants grecs tels que Konstantinos Sathas⁶¹. Ce second courant aura nourri en fin de compte la Grande Idée, celle d'une vocation de la Grèce à relever l'empire disparu. La conscience natio-

⁵⁶ P. ex. B. SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Altertum*, Leipzig, 1871.

⁵⁷ Brillante analyse d'A. POLITIS, *From Christian Roman emperors to the glorious Greek ancestors*, in D. RICKS, P. MAGDALINO eds., *Byzantium and the Modern Greek identity*, King's College London, 1998, pp. 1-14.

⁵⁸ T. KIOUSSOPOULOU, «*Η πρώτη Έδρα βυζαντινής ιστορίας στο Πανεπιστήμιο 'Αθηνών*», in *MNEMON*, XV (1993), pp. 257-276.

⁵⁹ K. PAPARRIGOPOULO (sic), *Histoire de la civilisation hellénique*, Paris, 1878. L'oeuvre originale, en six volumes, s'intitule *Histoire du peuple grec* («*Ιστορία του Έλληνικού Έθνους*») Athènes, 1860-1874¹, 1885-1887².

⁶⁰ J. P. FALLMERAYER, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart, 1830-1836. Sur Fallmerayer, ses oeuvres, et la riposte historiographique grecque cf. G. VELOUDIS, *Jacob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus*, in *Südöst-Forschungen*, XXIX (1970), pp. 43-90.

⁶¹ Cf. E. PATLAGEAN, *Alfred Rambaud, Byzance, les Slaves et les Grecs*, in *De Russie et d'ailleurs. Mélanges Marc Ferré*, Paris, 1995 pp. 656-576.

nale grecque se construit ainsi au XIX^e siècle dans la rivalité de deux hellénismes⁶².

L'historiographie roumaine souligne également aux XVIII^e et XIX^e siècles, et d'ailleurs jusqu'à nos jours, la présence de la nation sur une terre de l'Antiquité classique, la Dacie, parce qu'elle appuie ainsi la revendication nationale de romanité⁶³. Elle n'en déclare pas moins, d'autre part, les princes roumains de l'époque moderne héritiers de l'empire de Constantinople: ce dossier est brillamment plaidé par Nicolas Iorga (1871-1940), avec *Byzance après Byzance* (1935)⁶⁴.

L'historiographie russe offre pour sa part à la fin du XIX^e siècle deux lectures opposées de Byzance, et cette opposition reflète clairement le débat fondamental, qui n'est pas encore clos, sur les rapports de la Russie avec l'Occident et la possibilité de la situer dans une histoire comparée, en d'autres termes l'originalité russe⁶⁵. Un Ikonnikov dresse un bilan violemment négatif de l'apport byzantin⁶⁶: la réception de cette culture déclinante d'essence cléricale et monastique, écrit-il, a coupé la Russie ancienne de tout accès à la culture antique, dont elle n'avait pas de monuments sur son sol comme l'Italie ou la France; c'est seulement avec l'Etat moscovite que l'orientation occidentaliste a pu se dessiner, avant de s'accomplir avec Pierre le Grand. Byzance reçoit nécessairement un statut historique tout aussi négatif chez ceux qui attribuent aux Slaves du VII^e siècle non seulement un renouveau démographique de l'empire mais un rôle déterminant dans l'apparition de la commune rurale byzantine: il est superflu de souligner quels étaient les enjeux contemporains de cette hypothèse formulée à la fin du XIX^e siècle,

⁶² D. DAKIN, *The unification of Greece, 1770-1923*, Londres, 1972; P. M. KITROMILIDES, *On the intellectual content of Greek nationalism: Paparrigopoulos, Byzantium and the Great Idea*, in *Byzantium and the Modern Greek identity* cit., pp. 25-33.

⁶³ A. ARMBRUSTER, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée* (1972), trad. fr. Bucarest, 1977.

⁶⁴ N. IORGA, *Byzance après Byzance. Continuation de l'histoire de la vie byzantine*, Bucarest, 1971, postface de V. Căndea.

⁶⁵ Cf. A. WALICKI, *The Slavophile controversy. History of a conservative utopia in nineteenth-century Russian thought* (1964), trad. angl. Oxford, 1975, et, du même, plus général, *A history of Russian thought from the Enlightenment to Marxism* (1973), trad. angl. Oxford, 1980.

⁶⁶ V. IKONNIKOV, *Opyt issledovaniia o kul'turnom značenij Vizantij v russkoj istorij*, Kiev, 1869.

et promise à un si long avenir⁶⁷. En revanche, si la création de l'Institut archéologique impérial d'Istanbul n'est évidemment pas dépourvue d'un arrière-plan diplomatique, celle du *Vizantijskij Vremennik*, qui commence à paraître en 1894, se réfère à la nécessité de reconnaître la place de Byzance dans le passé de la Russie⁶⁸. C'est en ce sens que V. Savva étudie l'influence du modèle byzantin sur les tsars moscovites⁶⁹, dans la perspective tracée, rappelle-t-il, par F. I. Uspenskij lors du neuf centième anniversaire du baptême de la Russie en 1888. Mais l'on ne tiendra pas compte ici non plus des recherches d'histoire de l'Eglise.

Le travail universitaire contemporain sur Byzance a, cela va de soi, incommensurablement élargi son champ. Il garde cependant la trace de ce long passé historiographique, dont il a paru à propos de faire état, non sans le simplifier à l'excès, puisqu'il s'agira ici du pouvoir. De nos jours, la figure impériale a été étudiée à travers son iconographie⁷⁰, la titulature et l'éloge codifié qui disaient ses vertus⁷¹, le cérémonial qui la mettait en scène⁷². Nous discernons mieux les principes posés par l'Antiquité tardive depuis Constantin, leurs antécédents hellénistiques et romains, le problème fondamental d'une identité christique de l'empereur, logiquement inhérente à la christianisation de l'empire⁷³, enfin, sur ces prémisses communes, les points

⁶⁷ Cf. D. GORECKI, *The Slavic Theory in Russian prerevolutionary historiography of the Byzantine farmer community*, in *Byzantium*, LVI (1986), pp. 77-107.

⁶⁸ Cf. F. USPENSKIJ, *Notes sur l'histoire des études byzantines en Russie*, in *Byzantium*, II (1925), pp. 1-53.

⁶⁹ V. SAVVA, *Moskovskije carj i vizantijskije vasilevcy. K voprosu o vlijanij Vizantij na obrazovaniie idei carskoj vlasti moskovskih gosudarej*, Harkov, 1901.

⁷⁰ A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'empire d'Orient*, Paris, 1936, repr. Londres, 1971, demeure classique. Voir aussi P. MAGDALINO, R. NELSON, *The Emperor in the Byzantine art of the twelfth century*, in *Byzantinische Forschungen*, VIII (1982), 123-185.

⁷¹ H. HUNGER, *Prooimion. Elemente der byzantinische Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964.

⁷² Direction ouverte par J. EBERSOLT, *Le Grand Palais et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, poursuivie par O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im hofischen Zeremoniell. Von oströmischen Staats- und Reichsgedanken*, Jena, 1938, Darmstadt 1957², 1969³, et par DAGRON, *Empereur et prêtre* cit.

⁷³ Notamment R. FARINA, *L'impero e l'imperatore cristiano in Eusebio di Cesarea*, Zurich, 1966; J. M. SANSTERRE, *Eusèbe de Césarée et la naissance de la théorie "césaro-papiste"*, in *Byzantium*, XLII (1972), pp. 131-195, 532-594; et les observations de Kantowicz sur la *christomimésis* du souverain autour de l'an mil dans *The King's two bodies* cit., passim. P. DUFRAGNE, *Adventus Augusti, Adventus Christi. Recherche sur l'exploitation idéologique et littéraire d'un cérémonial dans l'Antiquité tardive*, Paris, 1994,

communs et les différences entre les deux romanités, l'une hellénique, ou hellénisée, et l'autre latino-germanique. Ceci dit, on fera deux observations.

D'abord, si le biais des sources comme l'histoire de la culture politique européenne ont conduit à considérer le pouvoir impérial à Byzance plus particulièrement à travers sa figuration par les images, les paroles et les gestes des rituels, il va de soi qu'il était lui-même une structure, et que celle-ci doit prendre sa place dans l'histoire générale de l'empire grec. L'empereur (*basileus*) forme couple avec la chose publique (*démósion*), définie par cette fiscalité qui embrasse depuis l'Antiquité tardive tous les modes d'exercice de la puissance publique⁷⁴. Le rapport de compétence entre le *basileus* et le *démósion*, en particulier celui qui s'exerce sur la terre dans une économie archaïque, caractérise l'empire byzantin au moins autant que la relation tellement plus notoire entre l'empereur et l'Eglise. Etranger à nos catégories, ce rapport est certes implicite dans les travaux les plus marquants⁷⁵, mais il attend une étude qui le prenne directement pour objet⁷⁶. On ne s'y est pas essayé ici, si ce n'est en tentant de montrer le rôle du palais dans un grand commerce qui ne répond pas à notre définition du marché, et qui est accordé avec l'essor des échanges aux IX^e-X^e siècles. La dialectique sociale et politique des rapports entre l'empereur et l'aristocratie, repérée depuis longtemps pour le siècle des Comnènes, reste encore elle aussi un dossier ouvert.

Ensuite et surtout, cette même période des IX^e-X^e siècles qui met durablement au point à Constantinople la figure impériale de modèle constantinien est celle d'une stratégie triangulaire qui implique les deux empires chrétiens et la papauté, et dont cette figure devient logiquement une pièce essentielle. Certes, on ne compte plus les études consacrées aux relations d'entente ou de rivalité, aux parallèles

se borne à effleurer les conclusions que son enquête substantielle autoriserait sur ce point.

⁷⁴ L'analyse d'A. DELÉAGE, *La capitation du Bas-Empire*, Nancy, 1945, demeure inégalée. Voir aussi R. DELMAIRE, *Largesses sacrées et Res Privata. L'aerarium impérial et son administration du IV^e au VI^e siècle*, Rome, 1989.

⁷⁵ F. DOLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Darmstadt, 1960²; G. OSTROGORSKY, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X Jahrhundert* (1927), Amsterdam, 1969.

⁷⁶ La question a été formulée, comme tant d'autres, par H. G. BECK, *Res Publica Romana. Vom Staatsdenken der Byzantiner*, in *Bayer. Akad. d. Wissensch. Philos. Histor. Kl., Sitzungsber.*, 1970, H. 2.

ou aux influences qui peuvent réunir en un même objet Constantinople, Rome, et l'Occident carolingien puis ottonien, depuis même que le X^e congrès international des sciences historiques, dont on sait la résonance exceptionnelle au lendemain de la seconde guerre mondiale, choisissait comme l'un de ses grands thèmes les rapports entre Orient et Occident pendant le haut Moyen Âge⁷⁷. Car il ne s'agit pas seulement de cela. La période qui s'ouvre, si l'on veut, avec le couronnement romain de 800 et se ferme au cours du XI^e siècle se distingue par une cohérence des trois termes, voire même des trois structures que l'on vient de nommer, telle que l'on ne peut étudier l'une d'elles sans mettre en cause les deux autres, ce qui ne va pas sans restituer à Byzance la position qui lui revient. Un courant important de l'historiographie allemande a fait preuve d'une sensibilité à cette perspective qui ne surprend pas, avec Percy Ernst Schramm⁷⁸, Ernst Kantorowicz⁷⁹, et le grand livre consacré par Werner Goetz aux interprétations médiévales et modernes de la *translatio imperii*⁸⁰. La question a été abordée par Robert Folz à partir de l'empire d'Occident⁸¹, par Girolamo Arnaldi à partir de Rome⁸², et dans une certai-

⁷⁷ F. DOLGER, *Byzanz und das Abendland vor den Kreuzzügen*, in *Relazioni X Congr. internaz. scienze storiche, III. Storia del Medioevo*, Florence, 1955, pp. 67-112.

⁷⁸ On citera le classique *Kaiser, Rom und Renovatio. Studien zur Geschichte des römischen Erneuerungsgedankens vom Ende des Karolingischen Reiches bis zum Investiturstreit*, Leipzig-Berlin, 1929, Darmstadt, 1957². Cf. J. BAK, *The medieval symbology of the State. The contribution of Percy E. Schramm*, in *Viator*, IV (1973) pp. 33-63.

⁷⁹ De l'oeuvre de Kantorowicz on retient ici son célèbre commentaire de l'image d'Otton III dans l'Evangélaire d'Aachen (*The King's two bodies*, Princeton, 1957, paperback ed. 1981 pp. 61-78); *Laudes Regiae. A study in liturgical acclamation and mediaeval ruler worship*, Los Angeles, 1946; «*Deus per naturam, deus per gratiam*»: a note on mediaeval political theology (1952), *Selected studies*, Locust Valley N.Y., 1965, p. 121-137; «*Oriens Augusti-Lever du Roi*», in *Dumbarton Oaks Papers*, XVII (1963), pp. 117-177.

⁸⁰ W. GOETZ, *Translatio Imperii. Ein Beitrag zur Geschichte des Geschichtsdenkens und der politischen Theorien im Mittelalter und in der frühen Neuzeit*, Tübingen, 1958.

⁸¹ P. ex. R. FOLZ, *L'interprétation de l'Empire Ottonien en Occident et Orient au X^e siècle*, Paris, 1979, pp. 5-30. Voir aussi C. ERDMANN, *Forschungen zur politischen Ideenwelt des Frühmittelalters*, éd. posthume par F. Baethgen, Berlin, 1951, pp. 1-51 («*Die nicht-römische Kaiseridee*»).

⁸² P. ex. G. ARNALDI, *Giovanni Immonide e la cultura a Roma al tempo di Giovanni VIII*, in *Bullett. Ist. Stor. Ital.*, LXXVIII (1956) pp. 33-89; *Il papato e l'ideologia del potere imperiale, in Nascita dell'Europa e Europa carolingia: un'equazione da verificare*, Spoleto, 1981 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, XVII) pp. 341-407; *Giovanni Immonide e la cultura a Roma nel tempo di Giovanni VIII: una retractatio*, in G. Arnaldi, G. Cavallo eds., *Europa medievale e mondo bizantino. Contatti effettivi e possibilità di studi comparati*, Rome, 1997, pp. 163-177.

ne mesure par Gilbert Dagron à partir de Constantinople⁸³. Elle est mise en oeuvre dans le livre de Peter Classen sur Charlemagne⁸⁴, et dans les travaux sur la période ottonienne et la *renovatio imperii*⁸⁵. Notre étude sur les Stoudites entre Constantinople et Rome s'est voulue placée sur ce terrain.

La figure impériale elle-même reste toutefois un point de passage obligé. Elle comporte des ingrédients qui remontent plus ou moins haut dans la tradition impériale romaine, elle-même étoffée de motifs plus anciens encore, et dans sa christianisation. On verra ainsi dans les pages qui suivent que, si la chasse impériale reprend une très antique métaphore de la victoire, elle est tout autant accordée aux valeurs du temps, et aux pratiques dont les réquisitions fiscales assurent les moyens. L'identité christique de l'empereur est publiquement manifestée par le protocole d'entrée dans la capitale de la Sainte Face d'Edesse. Elle est signifiée par Jean II Comnène dans la dédicace de sa grande fondation au Christ Pantokratôr. Elle s'articule avec le motif de la sainteté impériale, qui s'avère indiscutablement présent sans être jamais vraiment explicite ou codifié, qui implique pour sa part une association avec le Christ, et qui court de Nicéphore Phokas à Jean Tzimiskès. Le modèle impérial qui résulte de tout ce travail est en lui-même parfaitement moderne, c'est-à-dire parfaitement ajusté à la situation historique où se trouvent placés les successeurs de l'homme nouveau que fut Basile I^{er}: un contexte d'expansion armée et d'essor culturel général, avec le défi social et bientôt politique d'une aristocratie dont l'ascension se fonde, on l'a dit, sur le succès militaire et la faveur impériale qui en résulte. On a tenté ici d'interpréter ses noms de famille, qui accèdent à la transmission lignagère mais sortent bien souvent des profondeurs de la langue vernaculaire; et de repérer les solidarités qu'elle se ménage par la parenté et l'alliance. On a voulu aussi montrer la place que prennent dans le dispositif aristocratique, et plus généralement dans l'exercice

⁸³ DAGRON, *Empereur et prêtre* cit., ch. VII («La royauté des patriarches»).

⁸⁴ P. CLASSEN, *Karl der Grosse, das Papsttum und Byzanz. Die Begründung des Karolingischen Kaisertums*, edd. H. Fuhrmann, C. März, Sigmaringen, 1960.

⁸⁵ M. UHLIRZ, *Das Werden des Gedankens der "Renovatio Imperii Romanorum"*, in *I problemi comuni dell'Europa post-carolingia*, Spoleto, 1955 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, II), pp. 201-244; *Renovatio imperii*, Faenza 1963, notamment A. GIEYSZTOR, «Christiana Respublica» et la politique orientale de l'empire, pp. 43-62.

ce de l'autorité, les saints et les saintes du temps, et les récits qui les mettent en scène. Puis, l'arrivée au trône des Doukai et des Comnènes dans la seconde moitié du XI^e siècle signifiera l'investissement irréversible du pouvoir impérial par l'aristocratie, dont le succès rentit sur le rapport entre l'empereur et l'Etat. Ce changement s'accomplit dans une époque où le face à face de Byzance et de la chrétienté latine dans la conjoncture des premières croisades comporte lui aussi un nouveau contexte et de nouveaux enjeux.

Au total notre documentation ouvre sur deux problèmes. Le premier la concerne au pied de la lettre, c'est d'apprécier son rayon d'action, l'audience qui a pu être atteinte par une construction idéologique et symbolique placée entre des luttes au sommet appuyées sur des textes somme toute savants, ou du moins proches du palais, et l'adhésion collective des sujets de l'empire. A quoi l'iconographie des monnaies et des églises ainsi que la liturgie apportent évidemment des éléments de réponse. Le deuxième problème touche au principe même du tournant qui occupe les X^e-XI^e siècles: ce serait d'expliquer la relation historique entre la permanence obstinée d'un modèle impérial dont les données antiques sont toutefois retravaillées et tenues à jour, et la victoire d'une force sociale nouvelle, l'aristocratie lignagère; de comprendre pourquoi la seconde ne fait pas éclater le premier, mais bien au contraire le pénètre, et se l'approprie. Et ces deux problèmes somme toute n'en font qu'un. Si les études réunies ici ont pour contexte le triangle d'affirmations hégémoniques qu'une référence commune à l'empire romain met en présence dans la chrétienté des IX^e-X^e siècles, leur ambition serait à vrai dire d'introduire à cette recherche, indispensable à une histoire sociale de Byzance entre IX^e et XV^e siècle comme à la mise en regard historique des deux moyens âges chrétiens.

Il y a plus. Le cas de Byzance autour de l'an mil eût compliqué utilement le débat des années cinquante sur les sociétés avec ou sans histoire⁸⁶: car voici une société parfaitement historique et historisante qui, pour un motif lui aussi historique, se déclare le sujet central d'une histoire à vocation universelle, et désormais immobilisée en un présent infini que rouvrira seul, et pour la clore, le moment eschatologique.

⁸⁶ C. LÉVI-STRAUSS (évidemment), *Histoire et ethnologie* (1949), repris comme introduction à LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, pp. 3-33; C. LEFORT, *Société "sans histoire" et historicité* (1952), repris dans LEFORT, *Les formes de l'histoire. Essais d'anthropologie politique*, Paris, 1978, pp. 46-77.

logique⁸⁷. En fait, cette conception que Byzance entretient d'elle-même comme le statut ambivalent qui lui est assigné au dehors illustrent la particularité de notre continent historique. La fonction légitimante y est confiée non au mythe mais à l'histoire. Celle-ci fonctionne en conséquence comme un mythe, dans un temps devenu lui aussi mythique, c'est-à-dire permanent et réversible, au fil duquel peuvent revenir à l'infini Rome, Constantin et Auguste, Alexandre, aussi bien que Jérusalem, David et Salomon. Si la pensée romaine archaïque avait organisé en histoire des origines les vieux mythes dont elle disposait, comme l'a montré Georges Dumézil, nos sociétés ont procédé, peut-on dire, à la démarche inverse. Celle-ci s'est manifestée dans la théorie du Nouvel Israël, qui a constitué en mythe fondateur de la chrétienté aussi bien le mythe que l'histoire contenus dans l'Ancien Testament, et procuré ce faisant une légitimation disputée entre les Eglises elles-mêmes. Et c'est la même démarche qui a inspiré l'enchaînement des *translationes imperii* successives, et conflictuelles elles aussi parce que Rome, ou plutôt la mémoire polysémique de Rome, aura été une référence légitimante, et par conséquent disputée, au moins jusqu'au milieu du XX^e siècle. Tout comme la théorie du Nouvel Israël a conduit à rejeter les Juifs réels hors d'une histoire où ils n'avaient plus de place, l'histoire de Byzance aura été confisquée, et le demeure encore dans une certaine mesure jusque dans la discipline historique, héritière des positions de cet Occident victorieux où elle a pris sa forme.

Les textes qu'on va lire ont tous été écrits dans le temps habité par un homme qui aujourd'hui n'est plus au monde. Avec lui ce temps ressemblait aux paroles de Paul Eluard, *Nous passons à travers nos semblables Sans nous perdre*.

⁸⁷ Cf. G. DAGRON, *Constantinople imaginaire. Etudes sur le recueil des "Patria"*, Paris, 1984, pp. 315-330 ("Conclusion. Les empereurs, la Ville et le temps").

LA CIVILISATION EN LA PERSONNE DU SOUVERAIN BYZANCE, X^e SIÈCLE

«Au lieu de s'appliquer à mesurer des effets et des causes, les Chinois s'ingénient à répertorier des correspondances. L'ordre de l'Univers n'est point distingué de l'ordre de la civilisation. Comment songerait-on à constater des séquences nécessaires, immodifiables? Inventorier des convenances traditionnelles exige un art plus subtil et d'un tout autre intérêt. Savoir, alors c'est pouvoir. Les souverains, quand ils sont des sages, secrètent la civilisation. Ils la maintiennent, ils la propagent en étendant à toute la hiérarchie des êtres un système cohérent d'attitudes.»

M. Granet, *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, 1934, ch. 3, «L'étiquette», p. 389.

Le nom de Byzance habille de son éclat d'Orient un détournement occidental de l'histoire. L'Empire qui siégea pendant plus d'un millénaire dans la Nouvelle Rome¹, fondée en 330 par Constantin aux rives du Bosphore, ne se nomma jamais lui-même que l'Empire des Romains, se présentant comme la seule continuation ininterrompue d'une forme politique et culturelle parfaite qui avait nom Rome, et qui portait d'ailleurs, en ce lieu et à ce moment, la charge

¹ Voir en général (entre tant d'autres) G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*², Paris, 1969; J. Hussey ed., *The Byzantine Empire*, 2 vol., Cambridge, 1966. Pour l'histoire culturelle, H. HUNGER, *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur* Graz-Wien-Köln, 1965; H. G. BECK, *Das byzantinische Jahrtausend*, München, 1978; A. KAZHDAN, G. CONSTABLE, *People and power in Byzantium. An introduction to modern Byzantine studies*, Washington D. C., 1982. Les textes, leur contexte, leur histoire d'après H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner* 2 vol. München, 1978.